

La royauté sacrée chez les aztèques de México

Michel GRAULICH

*École Pratique des Hautes Études, Section des Sciences Religieuses, Paris
Université Libre de Bruxelles*

RESUMEN

Este estudio intenta demostrar que, a pesar de las afirmaciones en sentido opuesto de algunas fuentes, los reyes de México nunca se pretendieron divinos o de origen divino, aunque se trataba de una realeza sagrada. Los soberanos representaban a las deidades quienes les inspiraban y les guiaban; su tarea era atender el buen funcionamiento del universo y el bienestar de los dioses y de sus súbditos. Podían actuar como sacerdotes mayores, en cuanto intermediarios supremos entre los hombres y los dioses y como últimos responsables del culto. Las fiestas en las que representaban un papel importante eran las que más tenían que ver con el buen orden del universo, o sea las fiestas dedicadas al fuego, al sol y a Venus, a la tierra, la realeza y los señores.

Palabras clave: Aztecas, realeza sagrada, dioses aztecas.

RESUMÉ

La présente étude entend montrer que, malgré des affirmations en sens contraire de certaines sources, les rois de Mexico ne se sont jamais prétendus divins ou d'origine divine. Mais leur royauté était sacrée. Représentants des divinités qui les inspiraient et les guidaient, ils avaient pour tâche de veiller à la bonne marche de l'univers et au bien-être des dieux et de leurs sujets. Ils pouvaient fonctionner comme grands-prêtres en tant qu'intermédiaires suprêmes entre les hommes et les dieux et responsables ultimes du culte. Les fêtes dans lesquelles il jouaient un rôle important étaient ce-

elles qui concernaient le plus l'ordre du monde, soit celles consacrées au feu, au soleil et à Vénus, à la terre, à la royauté et aux seigneurs.

Mots clef: Aztèques, royauté sacrée, dieux.

L'ORGUEIL DE MONTEZUMA

Les sources historiques aztèques, en particulier celles qui dérivent de la *Crónica X* (Durán, Tezozomoc, Tovar), font preuve de peu d'indulgence à l'égard du dernier *huey tlatoani* de l'empire mexicain, Montezuma (Motecuhzoma) II Xocoyotzin. Elles lui imputent un orgueil démesuré —le pire défaut pour un roi— qui se traduisait notamment par la volonté de s'égalier aux dieux. Montezuma aurait eu tendance à outrepasser les droits coutumiers d'un souverain et à transformer la royauté aztèque en royauté divine (Durán 1967, cap. 53, T. 2: 407).

Compte tenu de l'origine tardive, d'époque coloniale, des sources en question et de l'ambiance de l'époque, ces témoignages sont a priori suspects. La conquête espagnole avait eu un impact terrible et avait été ressentie comme la fin d'une ère. Or, dans l'histoire mythique aztèque, les fins d'ères ou de périodes antérieures étaient présentées comme le résultat de fautes d'orgueil. Que l'on songe aux mythes du paradis perdu (Graulich 1983, 1990a, 1990b; López Austin 1994: 72-80) ou à ceux de la terre d'origine des peuples où certains chefs veulent s'égalier au seigneur suprême (Chimalpahin 1958: 16-19; Tezozómoc 1949: 15-16; Ixtlilxochitl 1975: 1: 265).

On est donc en droit de supposer que «l'orgueil de Montezuma» est un thème tardif, apocryphe, destiné à rendre compte du désastre. Mais en l'occurrence, on a la preuve irréfragable que les reproches en question étaient déjà adressés à Montezuma avant la Conquête. Dans une lettre à Charles Quint en date du 30 octobre 1520, Cortés raconte son premier entretien, tout pacifique —il n'y a pas encore eu d'hostilités entre l'empire et les Espagnols—, avec le roi, à Mexico, Montezuma lui dit:

«... “Bien sé que los de Cempoal y de Tascaltecal [Tlaxcallan] os han dicho muchos males de mí. No creáis más de lo que por vuestros ojos vedes, en especial de aquellos que son mis enemigos, y algunos de ellos eran mis vasallos y hánseme rebelado con vuestra venida, y por se favorecer con vos lo dicen; los cuales sé que también os han dicho que yo tenía las casas con las paredes de oro y que les esteras de mis estrados y otras casas de mi servicio eran asimismo de oro, y que yo era y me hacía dios y otras muchas cosas. Las casas ya las véis que son de piedra y cal y tierra”; y entonces alzó las vestiduras y me mostró el cuerpo: “A mí

véisme aquí que soy de carne y hueso como vos y como cada uno, y que soy mortal y palpable”, asiéndose él con sus manos de los brazos y del cuerpo.» (Cortés 1963: 59).

Ses ennemis, donc, lui reprochent déjà alors «d'être et de se faire dieu».

L'accusation n'est pas entièrement dépourvue de fondement. Dès le début de son règne, Montezuma s'est lancé dans une série de réformes tendant à donner davantage de cohésion à son empire et à le centraliser. Il a à la fois élevé et humilié les nobles et à mainte reprise il a, au mépris des traditions, fait placer ses proches sur le trône de cités insuffisamment sûres. Enfin, il a renforcé l'étiquette de la cour. Durán écrit qu'il était interdit sous peine de mort de regarder le roi en face, qu'il fallait se prosterner sur son passage et que Montezuma appelait son palais «maison de dieu»... Bref, conclut le moine (Durán 1967, cap. 53, T. 2: 407; Graulich 1994), on l'adorait comme un dieu.

Une chose est d'emblée parfaitement claire: normalement, les souverains aztèques n'étaient pas regardés comme des dieux. Les résistances et l'hostilité suscitées par les prétendues prétentions de Montezuma le prouvent.

En fait, le monarque lui-même, on l'a vu, se défend d'être un dieu et il n'hésite pas à le faire publiquement, en présence des nobles de sa cour. Il parle de calomnie à cet égard et tient, comme tout le monde, un tel orgueil pour un mal. Peu auparavant, lorsqu'on lui a apporté des biscottes offertes par les Espagnols, il n'a pas osé en manger parce que, dit Durán (!), il y voit une chose des dieux et ne veut pas être irrévérencieux. Et lorsqu'il s'entretient longuement avec un homme incarnant une divinité, il ne laisse aucunement entendre qu'il se place sur le même pied que les dieux (Durán 1967, cap. 69, T. 2: 510-511; cap. 67, T. 2: 496-497).

On peut dès lors tenir pour certain que le processus de divinisation attribué au souverain est une exagération. Dès Montezuma I Ilhuicamina (1440-1469) déjà, quiconque, noble ou roturier, entrait chaussé dans le palais impérial encourait la peine de mort. Conformément aux lois qu'il édicta, ce souverain ne sortait en public que si c'était vraiment indispensable et, toujours selon Durán, qui n'en est pas à une contradiction près, on le regardait comme plus divin qu'humain, ou comme un dieu! Tous les seigneurs, du reste, étaient dès cette époque considérés comme des dieux... (Durán 1967, T. 2: 211-213, 160).

Il est vrai que Montezuma I bénéficia dans les mémoires d'un prestige extraordinaire. N'avait-il pas été conçu miraculeusement, à l'instar de Quetzalcoatl, des Jumeaux du *Popol Vuh* des Mayas-Quichés et de Huitzilopochtli? Son père Huitzilihuitl était tombé éperdument amoureux de Miahua-xihuitl, la fille fort sollicitée du roi de Cuauhnahuac. Or, le père de la belle, Ozomatzintecuhtli, était un *nahualli*, c'est-à-dire qu'il avait le pouvoir de se changer en animal. Peu confiant, il faisait garder sa fille par des araignées,

des mille-pattes, des serpents, des chauves-souris et des scorpions. Huitzilihuitl ne put dès lors avoir commerce avec Miahuaxihuitl que par la voie des airs. Il lui lança une flèche contenant une pierre de jade. La jeune fille trouva la pierre, la porta à ses lèvres et l'avalait. Peu après, elle se trouva enceinte de Montezuma I. Les lois qu'édicte celui-ci furent comparées à «des étincelles jaillies du feu divin et semées dans la poitrine du grand roi Montezuma» (Durán 1967, T. 2: 213). Il parvint aussi à renouer le contact avec la terre d'origine, Aztlan, en y envoyant des messagers.

Mais Montezuma I Ilhuicamina, «celui qui décoche des flèches vers le ciel», est un cas particulier. Cinquième roi de la série de neuf qui meublent l'ère ou le Soleil mexicain, il est, vu après coup, celui du milieu, de l'apogée, du soleil à midi — de l'endroit le plus proche des dieux. Les autres souverains, même le premier, ont eu une vie plus ordinaire. Contrairement aux Incas par exemple, ils ne se sont jamais prétendus fils du soleil, ni même de descendance divine (Graulich 1991)¹. Lorsque Huitzilopochtli appelle Acamapichtli «son fils» (Durán 1967, T. 2: 58), il le fait par métaphore, ou parce que tous les dieux sont métaphoriquement fils des dieux.

L'IXIPTLA DU DIEU

Certes, lorsqu'un souverain mexicain accède au pouvoir, c'est le soleil qui se lève et dissipe les ténèbres. Lorsqu'il meurt, l'astre se couche et la nuit tombe sur le royaume. Les discours prononcés lors des intronisations par les souverains de la Triple Alliance sont on ne peut plus clairs à cet égard. À l'avènement de Montezuma II, Nezahualpilli de Texcoco s'exprime en ces termes:

«Señor poderoso sobre todos los de la tierra: ya se han deshecho las nubes y se ha desterrado la oscuridad en que estábamos. Ya ha salido el sol; ya la luz del día nos es presente... La cual oscuridad se nos había causado por la muerte del rey tu tío. Pero este día se tornó a encender la candela y antorcha que ha de ser luz de México. Háenos hoy puesto delante un espejo, donde nos hemos de mirar.» (Durán 1967, T. 2: 400; aussi Sahagún 1950-81, T. 6: 17, 57.)

Le roi est donc lumière dans le ciel —le soleil— et sur terre —une torche, une chandelle. (Celle-ci, évidemment anachronique, est introduite ici

¹ Seul Ixtlilxochitl (1975, T. 1: 398) fait descendre les rois de Colhuacan, et donc ceux de Mexico, de Meconetzin Topiltzin, autrement dit Quetzalcoatl. Mais ceci, dans des textes qui historicisent à outrance Topiltzin et le désolidarisent entièrement du «vrai» Quetzalcoatl, qui aurait vécu plusieurs siècles auparavant, à l'époque du Christ...

pour rendre une figure de style décrivant une chose par deux équivalents ou deux aspects complémentaires). Mais, on s'en rend compte immédiatement, ce ne sont là encore que des métaphores, qui s'appliquent d'ailleurs à n'importe quel règne. Le roi est celui qui éclaire son peuple, à l'instar du soleil le jour ou de la torche la nuit. Il n'est pas plus le soleil qu'il n'est une torche. On le dit aussi miroir du peuple —il lui donne l'exemple— ou coeur du peuple, qu'il représente ou incarne, comme le fait aussi Huitzilopochtli ou tel autre dieu tutélaire (Sahagún 1950-81, T. 6: 110).

Le roi n'est pas le soleil, ni son fils, ni même son descendant lointain. Il n'est pas divin, mais il *représente* le dieu. C'est la divinité qui désigne le roi et celui-ci est comme son image, son lieutenant, son substitut ou son enveloppe. Il règne par intérim sur un royaume reçu en prêt de la divinité:

«Muy poderoso señor y valeroso mancebo: heredado has el estrado real, de muy ricas y hermosas plumas, y el aposento de piedras preciosas que dejó el dios Quetzalcóatl [...], y del maravilloso y admirable Huitzilopochtli. El cual (estrado real no se te da m'as de prestado; no para siempre, sino por algún tiempo.» (Durán 1967, cap. 48, T. 2: 302, 74; aussi Tezozomoc 1878: 439; Sahagún 1950-81, T. 6: 17.)

Ces thèmes sont censés remonter aux premiers rois et reviennent fréquemment. Dès Acamapichtli, on dit que le roi est la «figure», ou la «ressemblance» de Colibri Gaucher (Durán 1967, T. 2: 53, 61-62, 69, 74, 393). Parfois, il est même littéralement l'image de la divinité dont il revêt les atours et les attributs. Mais il n'est pas le dieu pour autant: la preuve en est que les divinités qu'il représente varient selon les circonstances. Les sources nous décrivent Ahuitzotl procédant à des sacrifices, vêtu comme Huitzilopochtli (Tezozomoc 1878: 318): il jouait le rôle du dieu dans la réactualisation de la victoire mythique de Coatepec. Sur un monuments fameux qui est en fait un gigantesque récipient destiné à recevoir les coeurs et le sang de sacrifiés, la Pierre de Tizoc, le roi de Mexico est figuré saisissant par les cheveux les divinités patronnes de cités vaincues. En tant que conquérant et représentant de Mexico, le roi incarne à la fois Tezcatlipoca et Huitzilopochtli dont il porte les attributs. Sur la Pierre d'Axayacatl, récemment découverte, et qui avait servi de modèle à Tizoc, le roi est vêtu comme Tezcatlipoca seulement (Wicke 1976; Graulich 1992). Lorsqu'il part en campagne, il porte les atours du dieu à peau d'écorché, Xipe Totec, mais il avait d'autres tenues, pourvues d'attributs de divinités aussi diverses que Itzpapalotl, Xochiquetzal, Xolotl ou les spectres Tzitzimime (Sahagún lib. 8 cap. 12). Habituellement, il portait les sandales d'obsidienne du vieux dieu du feu dont l'image, de son côté, était parfois habillée comme le roi (Sahagún 1950-81, T. 4: 87-88). Au pied du rocher de Chapultepec, on peut encore voir les restes d'un bas-relief figurant

Montezuma II paré comme Xipe. Ahuitzotl s'y était fait figurer lui aussi, dans le même appareil (Tezozomoc 1878: 568).

Image, ressemblance, lieutenant du dieu, le roi entre dans la vaste catégorie des *ixiptla*. Le terme peut se traduire par «sa peau», «son enveloppe». On l'emploie pour désigner des substituts, des remplaçants ou des personnificateurs de toute sorte. Ainsi le roi est-il l'*ixiptla* de ses prédécesseurs (Sahagún 1950-81, T. 6: 17). Dans le domaine religieux, les *ixiptla* représentent les divinités et les rendent visibles ici— bas à des degrés d'intensité ou de sacralisé variables. Ce peuvent être des images, des statues ou des statuettes domestiques (Sahagún 1950-81, T. 2: 52; 1927: 185), des prêtres vêtus comme le dieu auquel ils sont rattachés (Durán 1967, T. 1: 37), des victimes sacrificielles rituellement baignées, des personnificateurs permanents, des reliques. Un dieu peut même être substitué d'un autre —ainsi Paynal, «lieutenant» de Huitzilopochtli (Sahagún lib. 1 cap. 2)— ou d'une chose. Chalchiuhtlicue, déesse de l'eau, est l'*ixiptla* de l'eau, Chicomecoatl celui du maïs, Xiuhtecuhtli du feu (Sahagún 1927, lib. 1: 4, 10, 168). Le fait d'avoir des *ixiptla* ici-bas n'empêche pas la divinité de se matérialiser le cas échéant, de devenir homme, pour intervenir physiquement dans les affaires humaines. Huitzilopochtli «naît» à Coatepec, durant les pérégrinations des mexicas, pour exterminer les Huitznahuas rebelles et plus tard, pour vaincre son neveu Copil; Tezcatlipoca apparaît la nuit sous des formes aussi diverses qu'inquiétantes; Cihuacoatl, parfois, va au marché pour y réclamer des sacrifices... (Sahagún 1956, T. 4: 311; Hvidtfeldt 1958; Brundage 1982: 160, 45-48; 1985: 52-56; Townsend 1979: 28 ss.).

Remplaçant et image du dieu qui «se cache en lui», le roi est «son siège et sa flûte», «ses yeux, ses oreilles», «sa bouche, sa mâchoire» (Sahagún 1950-81, T. 6: 18-19, 41, 43, 50, 52). Mais il est toujours homme. «Maintenant, dit-on au nouvel élu, tu es devenu dieu (*otíteut*); quoique tu sois un humain, comme nous, quoique tu sois notre fils, notre frère cadet, notre frère aîné, tu n'es plus humain comme nous, nous ne te regardons pas comme humain. Déjà tu représentes, tu remplaces (*titepatilloti*) quelqu'un» (Sahagún 1950-81, T. 6: 52). On ne saurait définir plus clairement ce qu'on a appelé les «deux corps du roi» (Kantorowicz 1981): l'homme n'est qu'un homme, la fonction est divine. Une parcelle de divinité entre en lui lors de son élection. Comment, sinon, pourrait-on le rendre responsable du maintien de l'ordre cosmique? Et c'est cette parcelle qu'on nourrit par des sacrifices. Le jour 1 Pluie, propice aux transformations, on immolait des condamnés et, grâce à eux, Montezuma était vivifié (Sahagún lib. 4, cap. 11).

Le souverain en tant qu'homme est donc inférieur au dieu. Il est l'instrument de Tezcatlipoca, son *macehualli*, son «mérité, qui mérite l'aveuglement, la paralysie, la pourriture». A peine élu, il se place entièrement dans sa main, promettant de faire tout ce qu'il demande. Mais il n'en garde pas

moins son libre arbitre. Il peut désobéir, être inconsideré, désobéissant, impulsif... au risque d'être précipité dans les excréments et d'être détruit par Tezcatlipoca (Sahagún 1950-81, T. 6: 18-19, 43-44).

Il est exact, cependant, que certains rois étaient dotés de pouvoirs surnaturels qui en faisaient pour ainsi dire des «hommes-dieux». Tel était Tzompantecuhtli, qu'Ahuitzotl fit trucider, tel peut-être aussi Nezahualpilli. Mais tous les rois n'étaient pas ainsi et il ne fallait pas être roi pour être un homme-dieu. Quant à Montezuma II, il se contentait d'avoir «constante relación con un dios que se le aparecía en figura espantosa» (Cervantes de Salazar 1971, lib. 1 cap.8), ce qui n'était déjà pas si mal.

Que devient le roi après la mort? Comme tout le monde, il descend d'abord au Mictlan, au pays des morts. Mais s'il est méritant —et il a toute chance de l'être, ayant procédé à mainte macération et étant fréquemment mort symboliquement au travers de victimes immolées—, il en ressort et devient une divinité mineure, un compagnon du soleil matinal (Durán 1967, T. 2: 296, 300, 394; Tezozomoc 1878: 451, 454, 456, 568; Graulich 1990c). L'après-midi, il va s'ébattre dans un paradis verdoyant sous la forme d'un oiseau au riche plumage ou d'un papillon. La nuit, il est une étoile dans le ciel, un feu qui maintient à distance les fauves et les spectres qui ne cherchent qu'à s'ébattre sur la terre. En tant que tel, il est un porteur de la voûte céleste, assimilé aux dieux des quatre coins du monde. Ces quatre divinités nous sont bien connues. Dans le Codex Borgia (p. 72), elles sont figurées faisant le geste de supporter la voûte céleste. Ce sont Macuilxochitl (5 Fleur), qui est un représentant des guerriers héroïques, Tlaloc, Tlazolteotl, déesse de la terre et de la souillure, et enfin Quetzalcoatl-Ehecatl. Lorsque le roi de Mexico mourait, son corps était paré des atours de ces divinités (Durán 1967, cap. 39, T. 2: 298; Tezozomoc 1878: 433-434, 455)².

Porteur du ciel, le souverain empêchait la voûte céleste de s'effondrer (Garibay 1964-8: 2 37-38), comme elle l'avait fait au terme d'une ère précédente. Son sort est donc essentiellement celui des vaillants, en plus grand. Peut-être continue-t-il à les conduire lorsqu'ils s'amuse et distraient le soleil par des escarmouches. Quoi qu'en dise Torquemada (1969 lib. 10, cap. 35, T. 2: 298), on n'en faisait pas des idoles placées à côté des dieux —du moins pour autant qu'on sache.

² Durán et Tezozomoc citent Huitzilopochtli à la place de Tlazolteotl, mais les attributs qu'ils décrivent sont clairement ceux de la déesse. Dans Durán (1967, T. 1: pl. 32), Macuilxochitl est assimilé à Xipe. En tant que porteurs, les dieux des quatre coins du monde sont assimilés aux personnages —trois hommes et une femme— qui guidèrent les Mexicas au cours de leurs errances et qui portaient à tour de rôle l'effigie du dieu tutélaire.

LA ROYAUTE SACRÉE

La royauté aztèque n'est donc pas divine. Mais elle est de toute évidence sacrée. Le souverain représente une ou des divinités et a des responsabilités d'importance cosmique. Comme ses collègues de l'Égypte ancienne (Derchain 1962: 61, 64), il est chargé de maintenir l'univers en place et en ordre. Pour que tout y soit parfait, il lui faut d'abord, on vient de le voir, maintenir en place la voûte céleste. Il doit en outre veiller à ce que le centre et les quatre orientes soient à leur place. Aussi lui faut-il observer, à minuit, les étoiles des points cardinaux et «nourrir» les gardiens de ces points:

«Hate dado el alto y poderoso señor su señorío y hate enseñado con el dedo el lugar de su asiento. Ea, pues, hijo mío: empieza en trabajar en esta labranza de los dioses.»

«[...] el tener especial cuidado de levantaros á media noche que llamaban Yohualitqui mamalhuaztli las llaves que llaman de San Pedro de las estrellas en el cielo, Citlaltlactli el norte y su rueda, ytianquitzli las cabrillas, la estrella de el alacran figurada colotlixayac, que son significadas las cuatro partes del mundo, guiadas por el cielo; y al tiempo que vaya amaneciendo tener gran cuenta con la estrella Xonecuilli que es la encomienda de Santiago, que es la que está por parte del Sur, hacia las Indias y chinos, y tener gran cuenta con el lucero de la mañana, y al alborada que llamaban Tlahuizcalpan Teuctli: os habéis de bañar y hacer sacrificios; embijaros de negro, y luego habeis de hacer penitencia de punzaros y sacaros sangre de las orejas, molledos y piernas; tomar luego el incensario, y antes que le echéis el sahumero de copal, mirar hacia el noveno cielo y sahumar; tener cargo de los montes, sierras, aguas, y que estén los caminos usados, limpios, barridos, en especial adonde se han de hacer los sacrificios de penitencia de sangre que los sacerdotes hacen cada día, y tener cuenta en las partes que hay manantiales, ojos de aua, y cuevas de agua [...]»

«Y luego contemplar los lugares escondidos de los cielos y los nueve dobleces de él, y juntamente has de descender al lugar del abismo y centro de la tierra, donde están las tres casas del fuego.» (Durán 1967, cap. 52, T. 2: 400-401; Tezozomoc 1878: 574-578)

Du plan horizontal, nous sommes passés à un axe vertical. le roi doit également surveiller les cieux, le centre de la terre (où se trouvent les trois pierres du foyer, coeur de toute demeure et, dans le cas présent, de la maison qu'est la terre couverte par la voûte céleste) et les neuf parages du monde souterrain, quitte à y descendre si besoin en est. L'ordre doit régner dans l'espace, mais aussi dans le temps: il faut que l'astre du matin amène le jour.

Pour que tout fonctionne bien, le souverain doit mériter, en faisant pénitence et en veillant aux choses du culte. Dans le même ordre d'idées, il maintiendra tel quel l'environnement (monts, plaines, mers, cours d'eau) et en particulier des lieux tels que les grottes, les sources, les rochers et les arbres, où se manifeste si fréquemment le sacré. Il lui incombe également de faciliter la besogne des prêtres, car ils l'assistent dans sa tâche cosmique:

«Has de tener cuenta con los montes y desiertos donde acuden los hijos de dios a hacer penitencia y a vivir en la soledad de las cuevas. Has de tener cuenta con las fuentes y manantiales divinos. Todo lo has de proveer y tener presente. Y esto es lo que tengo que te encomendar y muy más en particular, las cosas del culto divino y reverencia de los dioses y honra de los sacerdotes y que su penitencia vaya muy adelante, a la cual los debes animar y dar el favor necesario.» (Durán 1967: 2: 401)

Autre tâche capitale du roi, il doit «sustenter la machine mondiale», ou, comme le dit plus clairement encore un autre discours d'intronisation parvenu jusqu'à nous (Motolinía 1970: 151-152), nourrir de sang le soleil et la terre. Le soleil n'avance, la déesse Terre ne donne de fruits et les dieux en général ne prodiguent leurs faveurs que s'ils sont régulièrement pourvus de coeurs et de sang de sacrifiés:

«Tomas el mismo cargo que tiene el dios Huitzilopochtli de proveer y sustentar esta máquina mundial, en lo que toca al sustento de la comida y bebida, pues están (con) los ojos puestos en ti las cuatro partes del mundo. Dante una espada y una rodela para que pongas la vida por la república, dándote cargo este día de los montes, de los collados, de los llanos, de las cuevas, de las quebradas, de los ríos y mares, de las fuentes y manantiales, de las peñas y árboles; todo, finalmente, se te encomienda hoy y todo lo has de mirar y proveer que no se deshaga ni aniquile.» (Durán 1967: 2: 317)

«Y habéis de usar de vuestras guerras para este comer de los dioses, que han de comer [...] pues ellos nos trajeron y encaminaron á este lago de agua [...] y habéis de aguardar aquí a los de las cuatro partes del mundo.» (Tezozomoc 1878: 459)

C'est donc le roi qui fait «andar el sol, llover las nubes, correr los ríos y producir la tierra todos los mantenimientos». (Clavijero 1964: 209; aussi Pomar 1986: 80)

En faisant la guerre pour maintenir en marche la machine mondiale, le roi agrandit l'empire et, du même coup, la gloire de la cité. La gloire du dieu de la cité aussi, Huitzilopochtli, que le roi représente et avec lequel les Mexicas

sont liés par une alliance. Le signe le plus manifeste par lequel le souverain témoigne de son zèle pour Huitzilopochtli est l'amplification de sa pyramide. Il était en effet de coutume en Mésoamérique d'agrandir un édifice en lui accolant une façade nouvelle ou en l'englobant dans une structure analogue mais plus vaste. Des fouilles menées à l'emplacement du grand Temple de Mexico aux alentours de 1980 ont permis de constater que la pyramide principale avait fait l'objet de quelque douze amplifications!

Le *tlatoani* est à la fois le père et la mère du peuple, son cœur, son esclave et l'époux de la cité (Durán 1967, T. 2: 53, 74, 127, 249; Sahagún 1950-81, T. 6: 22, 110; Tezozomoc 1878: 239, 350, 440, 459; Motolinía 1970: 151-2). Lors d'une intronisation à Mexico, c'est le roi de Texcoco qui énumère les tâches cosmiques du grand monarque. Le *tlatoani* du membre le moins important de la Triple Alliance, Tlacopan, rappelle quant à lui au nouveau souverain qu'il doit assurer la prospérité et le bien-être de la cité. Il lui appartient de faire régner la concorde et la justice, veiller à ce que chacun à sa place puisse faire son devoir, protéger les plus faibles, laver les souillés en les purifiant par le rite ou en leur infligeant le châtement qu'ils méritent (Durán 1967, T. 2: 401).

LE ROI-PRÊTRE

Le roi consacrait une partie considérable de son temps aux dieux. Dès le matin tôt, il s'adressait à eux et leur faisait des offrandes et des sacrifices. Il saluait notamment le soleil levant, disant: «Veuille notre seigneur faire son devoir et accomplir sa mission!» (Sahagún 1958: 70-71; Las Casas 1974: 160). sans doute se levait-il aussi la nuit pour faire pénitence. Parfois, ses jeûnes et ses macérations pouvaient se prolonger. En cas de guerre par exemple. Avant d'en décider, il consultait longuement les devins sur son issue. Il interrogeait aussi les dieux et, pour les obliger, faisait des sacrifices et se mortifiait. Lorsque les armées étaient en campagne, ce qui était fréquent, il était de coutume que les parents des guerriers ne prennent qu'un repas par jour, à midi, et s'abstiennent de se peigner et de se laver le visage. Le souverain donnait l'exemple de ces austérités et interdisait chants, danses, jeux et réjouissances de toute sorte, sauf pour les fêtes sacrées. Il allait au temple faire des offrandes, décapiter des cailles et prier, assis en tailleur ou debout, les bras croisés ou levés vers le ciel. De vieux prêtres devaient prendre des champignons et des breuvages hallucinogènes pour voir en vision si tout allait bien. S'ils se taisaient, se trompaient ou faisaient des annonces de mauvais augure, ils étaient exécutés (Pomar 1986: 68-69, 97; Durán 1967, cap. 65, T. 2: 484).

Lorsqu'il se rendait au temple, le souverain veillait à mettre pied à terre et à abandonner sa pompe en approchant l'enceinte sacrée, car il lui fallait

marquer son infériorité et sa soumission par rapport aux dieux (Díaz del Castillo 1947, cap. 92; Pomar 1986: 69).

Aux dévotions personnelles du roi s'ajoutaient les officielles, avant tout sa participation aux fêtes régulières des vingtaines de l'année solaire et du cycle de 260 jours. On nous affirme que tous les vingt jours, il allait avec des prêtres sacrifier au Temple de la Lune de Teotihuacan (Relación de Teotihuacan, dans Acuña 1986, T. 7: 235-236). Avant les grandes fêtes, il faisait pénitence et offrait de l'encens durant plusieurs jours, probablement quatre, dans la Maison de la Conque (Sahagún 1950-81, T. 2: 180-181, 214). Sa participation aux cérémonies mêmes variait d'une fête à l'autre³.

Lors de la fête d'Ecorchement des hommes (*tlacaxipehualiztli*), le roi invitait secrètement les chefs ennemis pour assister aux sacrifices «de gladiateurs» et les combler de cadeaux. Ensuite il participait, en compagnie des rois de Texcoco et de Tlacopan, à une grande danse où Mexicas Tenochcas et Tlatelolcas se faisaient face et dansaient lentement, solennellement. Tous étaient richement ornés. Comme c'était la fête des moissons, ils tenaient des galettes de maïs, des blettes imitées en plume ou des cannes de maïs. En guise de colliers, ils portaient des guirlandes de maïs grillé.

Soixante jours après, c'était *toxcatl*, «Sécheresse». On célébrait la fin des récoltes et son symbole, le maïs grillé. C'était le milieu du jour, le moment où l'ambigu et fallacieux soleil de l'après-midi prenait le relais du soleil matinal. En ce mois, on immolait dès lors des personnificateurs de Tezcatlipoca, le Miroir fumant, et de Huitzilopochtli-Soleil. C'était aussi la fête de la royauté, dont Tezcatlipoca était le principal protecteur. Aussi était-ce le *tlatoani* en personne qui habillait et paraît richement le captif incarnant ce dieu. Il le considérait comme son «dieu chéri»: comprenons qu'il en était le sacrifiant, c'était lui, le roi, qui l'offrait et qui était censé mourir symboliquement, assimilé à Tezcatlipoca, lors de l'immolation.

Le captif incarnait Tezcatlipoca pendant un an. Il était choisi avec le plus grand soin, car il ne pouvait présenter le moindre défaut. Il menait une vie princière et parcourait les rues en fumant et en jouant de la flûte pour inciter à la pénitence. On lui rendait les hommages dus à une divinité. Au début de la vingtaine de *toxcatl*, on le mariait avec quatre esclaves incarnant quatre déesses, Xochiquetzal, déesse de l'amour et de la terre, la vierge Xilonen, la déesse aquatique Atlantonan et la déesse du sel Huixtocihuatl. Cinq jours avant son sacrifice, le roi s'enfermait pour faire pénitence et se préparer à partager

³ Sur les fêtes, voir surtout Sahagún (libs. 1 et 2), Durán (lib. 1), et les codex *Tudela*, *Magliabechiano*, *Telleriano-Remensis et Borbonicus*, et *Broda* (1976: 39-54). Pour une étude d'ensemble dans la perspective présentée ici, c'est-à-dire en tenant compte que les fêtes étaient décalées par rapport aux saisons, vu l'absence de bissextes, voir p. ex. Graulich 1981a, 1981b, 1982, 1984 et 1997.

symboliquement la mort de Tezcatlipoca et sa résurrection. Partout ailleurs, on dansait et on chantait.

Le jour de la fête proprement dite, vingtième de *toxcatl*, l'incarnation du dieu était conduite en canot au lieu de sacrifice, un petit temple situé sur la rive nord du lac de Chalco. Là, elle escaladait lentement les marches de l'édifice tout en brisant les flûtes dont elle avait joué «au temps de la prospérité». On l'immolait en lui excisant le coeur qu'on offrait au soleil. Sa tête tranchée était exposée sur une estrade.

Cependant, à Mexico, des jeunes gens et des guerriers dansaient en serpentant autour de jeunes femmes qui, le front ceint de guirlandes de maïs grillé, effectuaient la danse du maïs grillé. On disait qu'elles «embrassaient Huitzilopochtli». La danse était conduite par une victime personnifiant un avatar de Huitzilopochtli. La veille, on avait fait une statue du dieu en pâte de semences de blettes. A l'aube, le roi sacrifiait solennellement quatre caillies en son honneur. Puis un prêtre prenait le relais et ensuite toute la population. On lançait les caillies vers la statue ou on les mangeait. Au moment qu'il choisissait lui-même, le personnificateur était mis à mort.

Encore soixante jours après, *huey tecuilhuil* était la «grande fête des seigneurs» et du soleil de l'après-midi. Un des moments forts des cérémonies consistait en une grande danse des jeunes gens dans laquelle les Tenochcas faisaient face aux Tlatelolcas, comme en Ecorchement des Hommes. Parfois le grand *tlatoani* venait s'y joindre. Il s'occupait aussi d'offrir les vêtements d'une esclave figurant la déesse du maïs et invitait toutes les femmes des environs de la lagune à une grande danse. Comme la fête des seigneurs tombait en juillet, période difficile où les réserves de vivres s'épuisaient tandis que les nouvelles récoltes n'étaient pas encore mûres, le souverain procédait à de grandes distributions de vivres à tous les nécessiteux.

Xocotl huetzi, «le fruit tombe», était la fête du coucher du soleil et des astres —comme des fruits, ils pénétraient dans la terre et la fécondaient— et du dieu du feu. En son honneur et pour le nourrir, on précipitait dans le feu des prisonniers ligotés et anesthésiés qui, à peine grillés, étaient vite extraits du brasier et achevés par arrachement du coeur. On réactualisait ainsi le saut de Quetzalcoatl-Nanahuatl dans le brasier de Teotihuacan ou son immolation sur un bûcher à la fin de sa vie. Dans les deux cas, il en était résulté une métamorphose: en soleil, puis en Vénus, et les prisonniers sacrifiés étaient censés devenir des astres eux aussi. La participation du roi consistait à manger le coeur d'un des guerriers offerts au feu.

Le mois suivant était celui du «balayage», *ochpaniztli*. Situé exactement une demi-année après la fête de *tlacaxipehualiztli*, il en formait le pendant. En *tlacaxipehualiztli*, on écorchait des hommes, ici des femmes. *Tlacaxipehualiztli* était le début du jour et de la partie mâle de l'année, *ochpaniztli* le début de la nuit et de la partie féminine. Cette fête-là célébrait les mois-

sons, celle-ci les semailles (commencées déjà symboliquement au cours du mois précédent, «le fruit tombe»). En Ecorchement des hommes, on réactualisait la première apparition du soleil, en Balayage, la création de la terre et la naissance du maïs.

<i>ochpaniztli</i>	<i>tlacaxipehualiztli</i>
(«balayage»)	(«écorchement des hommes»)
début de la nuit	début du jour
création de la terre	apparition du soleil
écorchement de femmes	écorchement d'hommes
semailles	moissons

Visiblement, la fête du Balayage devait précéder celle de l'Ecorchement. Il en était ainsi bien avant l'entrée en scène des Mexicas et à l'origine, ce mois était probablement même le premier de l'année, comme l'indiquent son nom et certains de ses rites. Car on remettait tout à neuf, on blanchissait les murs, on balayait partout, on purifiait tout, comme pour un nouveau départ. C'était une fête capitale, qui régénérait la terre et assurait magiquement l'avènement de la saison des pluies et la naissance des plantes.

C'était donc les semailles. Trois déesses étaient à l'honneur, personnifiées par des esclaves: la Terre —Toci, «Notre aïeule»—, l'Eau et 7 Serpent, déesse de la germination du maïs. Elles représentaient tout ce qu'il fallait pour assurer la naissance du maïs. Toci était mise à mort et remplacée par un personnificateur plus jeune qui mimait d'abord une union avec Huitzilopochtli, puis un accouchement pour mettre au monde Cinteotl, le dieu du maïs, assimilé au feu et à Vénus. Plusieurs autres rites symbolisaient l'ensemencement de la terre. Le rite reproduisait les mythes d'origine et les événements cosmiques, en une forte synthèse. On y retrouvait, fondus en un tout, les mythes de la Terre mise en pièces qui avait donné naissance aux plantes utiles; de Xochiquetzal qui avait péché au paradis et était morte en donnant le jour à Cinteotl; et enfin, le thème cosmique du soleil qui, à la fin du jour (assimilé à la saison sèche) se couchait et pénétrait la Terre pour la féconder.

Lorsque la Terre avait été déchirée, à l'origine des temps, elle avait exigé des coeurs et du sang en échange des plantes utiles. A son premier lever, le soleil avait à son tour exigé des sacrifices. C'est donc pour nourrir terre et ciel qu'on faisait la guerre et immolait des guerriers. Aussi, à la fin de la fête, les guerriers étaient-ils à l'honneur. Ils défilaient devant leur souverain qui trônait sur un siège recouvert des dépouilles d'un aigle et d'un jaguar. Chacun venait ensuite prendre le don qui lui était réservé —un insigne, une arme, un vêtement. Puis le roi guidait une danse très particulière, sans musique, qui consistait à marcher en agitant les mains. Suivait une distribution de semences con-

sacrées, arrosées par le sang de la victime incarnant la déesse de l'eau. Puis avait lieu un rite au cours duquel on lançait, en signe de fécondation, des fleurs vers Toci, qui ripostait en chargeant ses assaillants. Ceux-ci s'enfuyaient en désordre. Parmi eux, pendant un petit temps, le *tlatoani*.

Trois vingtaines plus tard, c'était la fête de *quecholli*, qui réactualisait les migrations des Toltèques dans le désert, avant le lever du soleil. On allait à la campagne, dans le sud de la vallée, où on installait des camps et imitait la vie nomade. Le roi participait, vêtu comme Mixcoatl-Camaxtli, et faisait pénitence. Une grande chasse était organisée et ceux qui capturaient du gibier de choix, cerf ou coyote, étaient traités comme des braves et recevaient du souverain des mantes ornées et des vivres.

Le mois suivant s'appelait «érection de bannières», *panquetzaliztli*. Les rites poursuivaient dans le même registre: les errances mythiques, mais cette fois celles des Mexicas. Une longue procession autour d'une des lagunes les reproduisait, mais c'était surtout l'événement central des pérégrinations qui importait: la naissance de Huitzilopochtli et sa victoire sur le mont Coatepec. Des esclaves baignés, parés comme Huitzilopochtli, se battaient contre des guerriers-Huitznahuas. Le roi en personne les armait de bâtons de pin ainsi que de jaquettes rembourrées et de boucliers. Puis, on mettait à mort les prisonniers de guerre, les centaines de captifs qui montaient en file vers la pierre de sacrifice au sommet de la pyramide représentaient les 400 Huitznahuas montant à l'assaut du Coatepec.

Au cours de cette fête, on sacrifiait et mangeait la statue de pâte de blettes de Huitzilopochtli. Un prêtre appelé Quetzalcoatl la perçait d'un dard, en présence du roi. Ensuite, elle était mise en pièces et partagée entre les citoyens de Tenochtitlan et de Tlatelolco. Le roi en mangeait le coeur.

Izcalli, deux mois plus tard, était consacré aux dieux du feu. Tous les quatre ans, la mise à mort des incarnations des dieux du feu des quatre directions était suivie d'une danse solennelle des seigneurs habillés de bleu, comme Xiuhtecuhtli, le Seigneur de Turquoise. En tête, le roi, coiffé du diadème royal de turquoise.

Dernière fête enfin à laquelle il participait de façon spéciale, celle de *atlcahualo*, au cours de laquelle on remerciait les dieux de la pluie pour leurs bienfaits de la saison écoulée.

Atlcahualo, «arrêt des eaux», était aussi appelé *cuahuatl ehua*, «l'arbre se dresse». En effet, quelques jours avant la fête, on allait dans la montagne de Colhuacan couper l'arbre le plus grand, le plus droit et le plus touffu qu'on pouvait trouver et on le transportait jusqu'à Mexico, en veillant bien à n'en point abîmer la moindre branche. On le plantait devant la pyramide double de Huitzilopochtli et Tlaloc. Quatre arbres plus petits étaient disposés autour du grand, appelé «notre père». Ils étaient reliés entre eux par des cordes et l'espace qu'ils définissaient était aménagé en jardin artificiel.

La veille de la fête, les rois de Mexico, Texcoco et Tlacopan, ainsi que ceux, ennemis, de Tlaxcala et de Huexotzinco se rendaient, avec une suite nombreuse, au pied de la montagne Tlalocan qui domine la vallée à l'est. A l'aube, ils conduisaient en procession, dans une litière fermée de toutes parts, un garçonnet jusqu'au sommet de la montagne, où se trouvait un sanctuaire des dieux de la pluie. L'enfant, de noble extraction, incarnait un Tlaloc. On l'immolait dans la litière et enduisait de son sang les statues de Tlaloc. Puis les rois allaient l'un après l'autre parer les statues de riches atours et leur faire des offrandes de plumes de quetzal, de jade et de nourriture. Ensuite tout le monde retournait à Mexico, exception faite d'une centaine de guerriers qui montaient la garde auprès des offrandes.

Pendant ce temps, dans la ville, les prêtres avaient transporté jusqu'au jardin artificiel une fillette vêtue de bleu qui représentait soit Quetzalcoch, soit Chalchiuhtlicue, déesse des eaux, des sources, des lagunes et des rivières. Elle aussi était noble. On l'installait auprès du grand arbre et on chantait au son d'un tambour. Lorsqu'on apprenait que les seigneurs étaient descendus du Tlalocan et s'apprêtaient à embarquer pour traverser la lagune, on conduisait la fillette au bord de l'eau. L'arbre était emmené et mis sur un radeau, puis tout le monde embarquait pour traverser la lagune, on conduisait la fillette au bord de l'eau. L'arbre était emmené et mis sur un radeau, puis tout le monde embarquait et naviguait jusqu'au tourbillon de Pantitlan. Là, la flottille des seigneurs et celle des prêtres accompagnant la victime se rejoignaient. L'arbre était précipité à l'eau et planté dans la vase. Alors la déesse était égorgée dans sa litière, l'eau était nourrie de son sang et son corps était jeté dans le tourbillon, en même temps que quantité de pierreries et de plumes précieuses. Enfin, chacun rentrait chez soi en silence.

La participation du roi à cette fête s'imposait. En effet, le rite réactualisait un épisode du passage des Mexicas à Tollan et de la fin des Toltèques, narré dans la *Leyenda de los Soles*, un ouvrage composé sous le règne de Montezuma II. A Tollan, au terme d'une partie de jeu de balle qu'il a gagnée, Huemac a le mauvais goût de réclamer du jade et des plumes au lieu du maïs que leur offrent les dieux de la pluie. Ceux-ci retiennent les pluies et les Toltèques meurent de faim. Après quelques années, un messager des Tlaloques apparaît et propose aux Mexicas le maïs, la prospérité et l'héritage des Toltèques en échange de la fille de leur roi. Quetzalcoch est immolée à Pantitlan et la pluie revient. Le souverain de Mexico était donc particulièrement concerné par la fête puisque, comme dans le mythe, la victime était censée être fille de roi. De plus, le rite reproduisait le mythe qui légitimait le pouvoir mexica. Il montrait aussi combien le souverain mexica était tout le contraire de Huemac. Celui-ci avait perdu son empire en s'accrochant aux richesses matérielles. Le roi mexica, en revanche, conservait son empire en

manifestant son détachement: les jades et les pierres précieuses, il les jetait à profusion dans le tourbillon, en don aux Tlaloques.

Les fêtes mobiles du calendrier de 260 jours, anniversaires des dieux, sont infiniment moins bien documentées que celles de l'année solaire. On sait néanmoins que le jour 4 Mouvement, celui où le soleil s'est mis en marche, était très vénéré par le souverain qui jeûnait et faisait des sacrifices. 1 Fleur, date de naissance de Cinteotl-Vénus et du genre humain, était la fête des nobles et du soleil de l'après-midi. Il y avait une danse dont, affirmait-on, «seul Montezuma savait dans son cœur combien de jours elle devait durer, peut-être quarante» (Sahagún, lib. 4, cap. 7). C'était lui qui déterminait les chants qu'il fallait entonner. Après la danse, il distribuait des devises aux vaillants et des dons divers aux chanteurs, aux musiciens, aux compositeurs et aux guides des danseurs. Le jour 1 Pluie, des condamnés, des pécheurs et des captifs étaient exécutés. Par eux, le roi était «vivifié» et sa gloire était accrue. Enfin, en 1 Silex, anniversaire de Huitzilopochtli, il offrait toute sorte de fleurs à l'image du dieu.

Les fêtes auxquelles participe le *huey tlatoani* sont loin d'être choisies au hasard. Il y a d'abord les deux débuts de saison: Balayage et Ecorchement, fêtes majeures, l'une de la terre et de Vénus-Maïs, l'autre du soleil. Célébrations du soleil encore, *panquetzaliztli* bien sûr, puis celles de l'astre de l'après-midi, *toxcatl*, *huey tecuilhuitl* et *xocotl huetzi*. *Huey tecuilhuitl* s'impose aussi en tant que fête majeure des seigneurs, *xocotl huetzi* comme fête du dieu du feu, un des principaux protecteurs des rois. *Izcalli* est également une fête du feu et *quecholli* celle de Mixcoatl, qui intéressa tout spécialement Montezuma II. Reste Tlaloc. Pour cette divinité, une seule fête, mais le roi y intervient longuement pour les raisons qui ont été dites. Les fêtes mobiles confirment ces orientations puisqu'elles concernent encore le soleil, la royauté, les seigneurs et Vénus.

En *panquetzaliztli* et *tlacaxipehualiztli*, le nombre de victimes, fruit des guerres royales, était parfois considérable. Dans ces occasions, le *huey tlatoani* lui-même agissait comme sacrificateur, assisté éventuellement par ses alliés. De par sa fonction sacrée, de par le fait que, plus que quiconque, il représentait la divinité, il prenait donc le pas, s'il le voulait, sur les grands-prêtres eux-mêmes. On qualifiait même parfois le souverain de prêtre, *tlamacazqui*, ou *teopixqui*, gardien du dieu, titre qui lui convenait à merveille. On connaît des cas de rois qui avaient été d'abord grand-prêtre.

En conclusion, les rois de Mexico ne se sont jamais prétendus divins ou d'origine divine. Mais leur royauté était sacrée. Représentants des divinités qui les inspiraient et les guidaient, ils avaient pour tâche de veiller à la bonne marche de l'univers et au bien-être des dieux et de leurs sujets. Ils pouvaient fonctionner comme grands-prêtres en tant qu'intermédiaires suprêmes entre les hommes et les dieux et responsables ultimes du culte.

BIBLIOGRAPHIE

- ACUÑA, René (Ed.)
 1982-88 *Relaciones geográficas del siglo XVI*. Vol. 4-5: Tlaxcala; 6-8: México. U.N.A.M. México.
- BRODA, Johanna
 1976 «Los estamentos en el ceremonial mexica». En *Estratificación social en la Mesoamérica prehispánica*. Eds. J. Broda et al., INAH, México.
- BRUNDAGE, Burt Cartwright
 1982 *The Phoenix of the Western World. Quetzalcoatl and the Sky Religion*. University of Oklahoma Press. Norman.
 1985 *The Jade Steps. A Ritual Life of the Aztecs*. University of Utah Press. Salt Lake City.
- CERVANTES DE SALAZAR, FRANCISCO
 1971 *Crónica de la Nueva España*. 2 Vols. Biblioteca de Autores Españoles 244 y 245. Atlas. Madrid.
- CHIMALPAHIN QUAUHTEHUANITZIN, Domingo Francisco
 1958 *Das Memorial Breve acerca de la fundación de la ciudad de Culhuacan und weitere ausgewählte Teile aus den «Diferentes Historias Originales» (Ms. Mex. nr 74, Paris)*. Ed. trad. et commentaire par W. Lehmann et G. Kutscher. Quellenwerke zur alten Geschichte Amerikas 7. Stuttgart, Berlin.
- CLAVIERO, Francisco Javier
 1964 *Historia antigua de México*. Ed. M. Cuevas. Editorial Porrúa. México.
- CORTÉS, Hernán
 1963 *Cartas y documentos*. Editorial Porrúa. México.
- DERCHAIN, Philippe
 1962 «Le rôle du roi d'Égypte dans le maintien de l'ordre cosmique». En *Le Pouvoir et le Sacré*, pp. 61-73. Université Libre de Bruxelles.
- DÍAZ DEL CASTILLO, Bernal
 1947 *Verdadera historia de los Sucesos de la Conquista de la Nueva España*. Biblioteca de Autores Españoles 26. Atlas. Madrid.
- DURÁN, Fray Diego
 1967 *Historia de las Indias de Nueva España y Islas de Tierra Firme escrita en el siglo XVI*. Ed. A.M. Garibay K. 2 Vols. Editorial Porrúa. México.
- GARIBAY K., Ángel María
 1964-68 *Poesía náhuatl*. 3 Vols. U.N.A.M. México.
- GRAULICH, Michel
 1981a «The Metaphor of the Day in Ancient Mexican Myth and Ritual». *Current Anthropology* 22 (1): 45-60.
 1981b «Ochpaniztli ou la fete aztèque des semailles». *Anales de Antropología* 18 (2): 59-100.

- 1982 «Tlacaxipehualiztli ou la fête aztèque de la moisson et de la guerre». *Revista Española de Antropología Americana* 12: 215-54.
- 1983 «Myths of Paradise Lost in Pre-Hispanic Central Mexico». *Current Anthropology* 24 (5): 575-588.
- 1984 «Tozoztontli, Huey Tozoztli et Toxcatl, fêtes aztèques de la moisson et du milieu du jour». *Revista Española de Antropología Americana* 14: 127-64.
- 1990a *Mitos y rituales del México antiguo*. Colegio Universitario de Ediciones Istmo. Madrid.
- 1990b «Afterlife in Ancient Mexican Thought». En *Circumpacifica, Festschrift für Thomas S. Barthel*. Ed. B. Illius et M. Laubscher, Tomo 2: 165-87. Frankfurt, Berne, New York et Paris.
- 1990c «L'arbre interdit du paradis aztèque». *Revue de l'Histoire des Religions* 207 (1): 31-64.
- 1991 «La realeza inca». En *Los incas y el antiguo Perú, 3000 años de historia*. pp. 394-407. Quinto Centenario. Madrid.
- 1992 «On the so-called «Cuauhxicalli of Motecuhzoma Ilhuicamina», The Aztec Sánchez-Nava Monolith». *Mexicon* 14 (1): 5-10.
- 1994 *Montezuma et l'apogée et la chute de l'empire aztèque*. Ed. Fayard. Paris.
- 1997 *Rituales aztecas: las fiestas de las veintenas*. México (sous presse).
- HVIDTFELDT, Arild
 1958 *Teotl and Ixiptlatli. Some Central Conceptions in Ancient Mexican Religion, with a General Introduction on Culture and Mythology*. Copenhague.
- IXTLILXOCHITL, Fernando de Alva
 1975-77 *Obras históricas*. Ed. E. O'Gorman. 2 Vols. U.N.A.M. México.
- KANTOROWICZ, Ernst H.
 1981 *The King's Two Bodies: A Study in Medieval Political Theology*. Princeton University Press. Princeton.
- LAS CASAS, Fray Bartolomé de
 1974 *Los indios de México y Nueva España. Antología*. Ed. E. O'Gorman. Editorial Porrúa. México.
- LÓPEZ AUSTIN, Alfredo
 1994 *Tamoanchan y Tlalocan*. Fondo de Cultura Económica. México.
- MOTOLINIA, Fray Toribio de Benavente
 1970 *Memoriales e Historia de los Indios de la Nueva España*. Biblioteca de Autores Españoles CCXL. Atlas. Madrid.
- POMAR, Juan Bautista
 1986 «Relación de la ciudad y provincia de Tezcoco». En *Relaciones geográficas del siglo XVI: México*. Ed. R. Acuña. Tomo 3. U.N.A.M. México.
- SAHAGÚN, Fray Bernardino de
 1927 *Einige Kapitel aus dem Geschichtswerk des Fray Bernardino de Sahagún*. Ed. et trad. E. Seler. Stuttgart.

- 1950-81 *Florentine Codex: General History of the Things of New Spain*. Ed. et trad. A. J. O. Anderson et Ch. E. Dibble. 12 Vols. The School of American Research et the University of Utah. Santa Fe.
- 1956 *Historia general de las cosas de Nueva España*. Ed. A.M. Garibay K. 4 Vols. México.
- 1958 *Ritos, Sacerdotes y Atavíos de los Dioses*. Ed. M. León-Portilla. I.I.H. U.N.A.M. México.
- TEZOZOMOC, Fernando Alvarado
- 1878 *Crónica mexicana precedida del Códice Ramírez*. Ed. M. Orozco y Berra. México.
- TORQUEMADA, Fray Juan de
- 1969 *Monarquía Indiana*. 3 Vols. Editorial Porrúa. México.
- TOWNSEND, Richard F.
- 1979 «State and Cosmos in the Art of Tenochtitlan». *Studies in Pre-Columbian Art and Archaeology* 20. Dumbarton Oaks. Washington D.C.
- WICKE, Charles R.
- 1976 «Once more around the Tizoc Stone: a reconsideration» En *Actes du 44e Congrès International des Américanistes (Mexico 1974)*, T. 2 pp. 209-22.